



Roman Fantastique  
*Auteure Mélanie De Coster*

## ***Première partie***

### **CHAPITRE 1 : DES GENS GÉNIAUX**

*Il faut que j'écrive l'histoire. Au cas où d'autres trouveraient à leur tour la porte. Ils étaient six, six jeunes en panne d'aventure. Cinq sont repartis, différents de ce qu'ils avaient été, et l'un d'entre eux est resté. C'était il y a longtemps maintenant...*

Albin se précipita dans la classe, en retard, comme d'habitude. Les autres ne se retournèrent même pas vers lui. Il les regarda par en-dessous, la tête penchée. Chacun vaquait à ses occupations : Titiana, réfugiée dans un coin de la pièce, fixait obstinément le carré de carrelage devant ses pieds. Arthur riait nerveusement en regardant par la fenêtre, Sarah s'entraînait à tourner autour de Cosmo de plus en plus vite et lui, les yeux fermés, devait sans doute se réciter mentalement

quelque encyclopédie relue la veille.

Ils lui semblaient tous poussiéreux, à attendre là comme ils l'avaient toujours fait et le feraient encore. Il s'écria, moqueur :

– Salut bande de larves. Alors, la forme, ça boume ?

Sarah s'élança vers lui,

– Toujours aussi laid, toi. Tu sais jamais arriver à l'heure ?

– Apparemment, je ne suis pas le seul.

– Non, « il » n'est toujours pas arrivé.

Elle jeta un coup d'œil derrière Albin, vérifiant que personne ne se présentait dans le couloir, puis ajouta

– Il va être comment, à ton avis ?

– Comme les autres, tiens ! Tu espères quoi ? Au début, il n'osera pas nous fixer, et à peine nous faire face. Et puis, dès qu'il croira qu'on regardera ailleurs, il nous dévisagera. Ce sera encore un de ces profs qui n'a pas assez d'heures sur la semaine, et qui ne sait pas à quoi s'attendre.

Arthur se rapprocha d'eux pour intervenir, bousculant au passage Cosmo, toujours au milieu de la pièce.

– De quoi vous parlez tous les deux ?

– Du remplaçant, répondirent-ils en chœur.

– Je suis sûr que ça va être un type génial.

Sarah étouffa un rire

– Tu crois toujours que les gens vont être géniaux.

– Et alors ?

Elle leva les yeux au ciel, et retourna encercler Cosmo en chantonnant.

Tandis qu'Arthur guettait l'arrivée de leur nouveau professeur dans le couloir, Albin rejoignit Titiana. Il se posta juste en face d'elle, directement sur le carrelage qui semblait tant l'attirer. Sans même reculer, elle se rencoigna le plus possible, presque à s'enfoncer dans le mur derrière elle. Elle ne détourna pas la tête, ne la releva pas non plus. Elle n'aurait rien modifié à son attitude s'il n'avait pas été là, sinon peut-être qu'elle se serait plus étalée dans l'espace. Dépité face à ce manque de réaction, il allait rejoindre Sarah quand Arthur balbutia, en remontant ses lunettes qu'un élastique détendu ne suffisait plus à faire tenir : « Il arrive. Le remplaçant. Grand. Il est très grand. ».

L'homme qui se présentait à sa suite dépassait en effet les deux mètres. Par habitude, sans doute, plus que par précaution, il se pencha en pénétrant dans la pièce. Ensuite, sans prononcer une seule parole, il observa les élèves de cette classe réduite auxquels il était chargé d'enseigner l'histoire. Chacun d'entre eux le surveillait en retour, y compris Titiana, qui avait levé un regard timide. Il prit enfin la parole :

– Bonjour. Je suis Monsieur Merlin, votre nouveau professeur.

Une phrase banale, mais prononcée d'une voix profonde. Elle disait qu'il avait certainement appris plus que ses diplômes ne le renseignaient. Sarah lui répondit, faisant les présentations pour les autres. Elle avait toujours été celle qui parlait le mieux, et était ainsi devenue le porte-parole de la classe « Moi, c'est Sarah, 17 ans et des poussières. C'est moi qui dirige ici, quoi que les autres en disent. Ils ne feraient rien si je n'étais pas là pour les aider. A la porte, il y a Arthur. Vaut mieux s'écarter de son passage quand il arrive, il n'a pas encore appris à avancer sans faire tomber les gens. Au milieu, celui qui me regarde d'un œil noir, c'est Cosmo. C'est le plus jeune, mais ne vous y fiez pas. C'est lui l'intello de la classe. Il serait capable de vous reprendre en plein cours s'il estime que vous vous trompez. C'est grâce à lui que vous êtes là, il a écrit une lettre pour faire virer l'ancien prof, parce qu'il ne l'estimait pas assez compétent. Au moins, vous, vous serez prévenu. Là-bas, dans le coin, c'est notre petite timide, Titiana. Elle préfère qu'on l'ignore, alors soyez pas trop brusque avec elle. Et enfin, le frimeur en blouson de cuir, c'est Albin. Ne faites pas attention à lui : il ne connaît rien de rien mais veut toujours faire le malin. C'est aussi le plus vieux, mais ça ne veut pas dire grand-chose dans son cas. »

En temps normal, Albin lui aurait sans doute répondu, mais il était trop accaparé à jauger les

réactions de leur nouveau professeur, comme eux tous d'ailleurs. Depuis un an et demi qu'ils étaient intégrés dans cette école, c'était le premier professeur qui ne semblait pas avoir peur d'eux. Car c'était ce sentiment qui ressortait à chaque fois, sous les actes de tous ceux qu'ils rencontraient : la peur de l'étranger, de l'inconnu. Ce qu'ils étaient tous les cinq, incontestablement.

Le professeur Merlin les regarda tous, longuement, à tour de rôle. Puis il leur confia avoir décidé de consacrer cette première heure de cours à faire connaissance, et il leur parla de lui, écouta aussi ce qu'eux avaient à dire. Il s'intéressait à eux, mais cette curiosité n'avait rien de malsain. C'était la première fois qu'une personne de cette école leur parlait véritablement, comme à des êtres à part entière.

Ce professeur avait quelque chose de particulier. C'était peut-être dû à son allure. Il portait un vieil imperméable dont la poussière marquait les plis, incrustée depuis longtemps apparemment. Le chapeau en cuir qu'il avait déposé sur un coin du bureau semblait avoir déjà essuyé trop de pluies et de tempêtes. Ces vêtements marqués par le temps, à la patine chaleureuse comme une personne aimée depuis longtemps, constituaient réellement une partie de lui.

Il y avait plus que ses habits pourtant. C'était aussi son regard qui regardait vraiment, en profondeur, plus loin que ce que la plupart des gens voudraient laisser leurs yeux exprimer. C'était son sourire, rare, rapide, qui ne se portait que sur un coin de sa bouche. Il évoquait un aventurier, un vieil aventurier, dont la peau burinée a trop affronté le soleil, et les cheveux mi-longs pas assez les coiffeurs. S'il enseignait l'histoire, avec ses soulèvements, ses rebondissements et ces personnages dont on retient le nom, il n'est pas à douter qu'il aurait pu tout autant apprendre à ses élèves les aléas d'une vie trop riche en méandres. C'est du moins ce que ces derniers, souvent, s'imaginaient, et plus particulièrement la classe restreinte dont il allait avoir la charge.

La fin de l'heure arriva, réveillant de sa sonnerie stridente et discontinue tous les élèves endormis dans des salles trop chauffées, face à des professeurs trop routiniers. Seule la petite classe d'histoire du bout du couloir de l'ancien bâtiment aurait souhaité que le cours continue. C'est à regret qu'ils sortirent tous de la pièce, en file indienne. Leur professeur les suivait lentement ; ses élèves n'allaient pas très vite : leurs chaises roulantes avançaient difficilement sur les carrelages mal joints du plus large couloir de l'école.

5 septembre 19..

## **L'écho de Soleilmont**

Deux habitants de notre ville, Sara Leneuf et Albin Carquois, âgés respectivement de 15 et de 16 ans, ont franchi pour la première fois les portes de notre lycée ce matin.

Grâce à l'enthousiasme et à l'acharnement de notre maire, Monsieur Taupe, une nouvelle classe a en effet vu le jour au Lycée Napoléon. Elle accueillera dorénavant des handicapés moteurs désireux de s'intégrer à un cursus scolaire normal et de partager ainsi l'existence de leurs condisciples du même âge.

Tout est prévu pour faciliter l'adaptation de ces deux étudiants –qui seront bientôt rejoints, à n'en pas douter, par de nombreux autres. En plus des horaires aménagés qui leur permettront de recevoir leurs soins à l'hôpital Sainte-Marie, des cours particuliers sont prévus afin de ne pas ralentir le rythme habituel des leçons qu'ils suivront en commun avec les autres élèves. Des élèves qui seront certainement ravis de l'esprit de tolérance et d'ouverture dont fait preuve notre belle ville de Soleilmont.

Les terminales B (B comme « bâclés » les renommaient les autres élèves) avaient cours d'histoire deux fois par semaine. Un mois à peine après l'arrivée de Merlin, il était devenu leur confident attitré. Le programme prévu du cours était expédié en quelques minutes au début de l'heure qui leur était impartie, puis ils discutaient ensemble de sujets plus ou moins d'actualité. C'était l'occasion de débats parfois très animés. Cosmo était celui qui s'acharnait le plus alors, voulant imposer son avis à tout prix. Il avait des théories sur tout. Parfois, Albin avait l'impression que Merlin les testait. Il devait certainement préparer les questions, faussement anodines, qu'il lançait régulièrement d'un air détaché. Sans indice, Albin ne voyait pas encore où leur professeur voulait en venir.

Ils en discutaient parfois entre eux, quand ils se retrouvaient à l'extérieur, entre deux cours. Leurs leçons avaient toujours lieu au rez-de-chaussée, mais ils devaient parfois passer d'un bâtiment à l'autre, et arrivaient la plupart du temps après l'appel. C'était sans doute prévu au cas où ils ne se seraient pas fait assez remarquer sans ce retard, ironisait Albin. Il y avait longtemps que cette remarque ne les faisait plus rire.

Il est vrai que les élèves du Lycée Napoléon leur donnaient peu souvent l'occasion de rire. Les moqueries et remarques acerbes étaient constantes, aucun d'entre eux n'y échappait. Cette expérience dans le monde réel, qui aurait dû favoriser l'intégration des handicapés moteurs dans leur ville, était un échec accablant. Pourtant, leur degré de handicap n'était pas particulièrement élevé. Quelques déficiences motrices, dues le plus souvent à des problèmes pendant l'accouchement. Les manipulations simples leur échappaient, certes, mais ils avaient la capacité de suivre les cours, et de les comprendre, parfois même mieux que les autres étudiants. Si leur élocution était plus qu'hésitante, un peu d'attention aurait suffi à n'importe qui pour la décrypter. Mais aucun élève, parmi ceux qui allaient debout, n'avait pris la peine de tenter de dialoguer avec eux. Il était bien plus facile de les rejeter.

A leur arrivée, pourtant, Sara et Albin, qui avaient été les premiers, avaient cru qu'il suffirait d'un peu de temps avant qu'un rapport réel s'établisse entre eux et ceux qui, d'ordinaire, détournaient le regard quand ils les croisaient à l'extérieur. Une regrettable erreur. Ils avaient appris depuis à ne compter que sur eux-mêmes, à travailler dur aussi, pour que ces leçons ne soient pas totalement inutiles. Et à ne plus jamais espérer rejoindre le monde des debouts.

C'est pourquoi ils évoquaient avec plaisir cette relation, toute de compréhension et de complixité mêlées, que leur professeur d'histoire leur faisait découvrir. Aucun d'entre eux cependant ne partageait l'opinion d'Albin sur le but véritable de Merlin. Ils l'accusaient même, et surtout Arthur, de ne plus croire qu'ils puissent y avoir des êtres véritablement désintéressés et bons. Même si les autres souriaient en coin quand Arthur répétait cela, aucun d'entre eux cependant ne le contredisait quand il définissait ainsi leur professeur. Ils allaient pourtant bientôt découvrir qu'Albin n'avait pas totalement tort.

Quelles que soient les véritables motivations de Merlin, son arrivée avait suscité des remous dans la petite société bien ordonnée de Soleilmont. Les seuls cours qu'il donnait étaient réservés aux élèves de Terminale B, et les parents des autres élèves se demandaient jusqu'à quel point ils intervenaient dans son salaire. Il faut dire que l'ouverture de cette classe avait été accueillie avec beaucoup d'hésitation, et que, depuis deux ans, les mouvements s'étaient succédés, réclamant tour à tour sa fermeture et son maintien. Le maire n'avait réagi à aucune des manifestations. Il ne voulait pas mécontenter ses électeurs, mais cette classe était pour lui un devoir de mémoire. Il n'avait eu qu'un enfant, une fille, qui avait vécu cloîtrée toute sa vie car il avait honte de son handicap. Elle aurait pu intégrer cette classe si elle avait existé alors. C'était le remords avant tout qui l'avait motivé.

Il ne vint jamais rendre visite aux élèves, mais prit la décision irrévocable de conserver cette classe tant que son mandat serait valable. Or, dans la petite ville de Soleilmont, personne n'imaginait nommer un autre maire que Monsieur Taupe, qui, hormis cette histoire d'école, savait toujours

si bien répondre à leurs demandes. Les gens de Soleilmont étaient simples. Ils se comportaient souvent comme dans ces petits villages reculés où les générations des mêmes familles répètent les mêmes erreurs, d'années en années.

Il n'empêche que l'on parlait beaucoup, et souvent, de ce professeur qui avait loué une petite maison en bordure de la ville, presque dans les bois déjà. Un homme que toutes les divorcées courtoisaient dans les couloirs du supermarché, mais qui, en un mois, n'en avait invité aucune. Comme personne ne savait rien de lui, on inventait, on commentait tout ce qui pouvait l'être, ses achats, ses tenues, sa voiture poussiéreuse et de marque inconnue...

La curiosité, au bout d'un mois, commençait seulement à s'émousser. Mais personne encore ne le devinait vraiment, même ceux qui le connaissaient le mieux, ses élèves de Terminale B, les handicapés peu bavards.

Un jour, c'était un mardi de novembre, Merlin arriva en classe en portant à bouts de bras un large et haut carton, qui semblait très lourd. Il le posa avec précaution sur son bureau, puis se retourna vers ses élèves. Ses yeux pétillaient.

– Aujourd'hui, les enfants, je vous ai amené un objet que vous n'en avez encore jamais vu. Dans ce cours, nous étudions l'histoire, n'est-ce pas ? Et l'histoire ne serait rien sans le défilement du temps. C'est pourquoi... Je vous ai amené... Une horloge.

Ce disant, il déballait son carton et en sortait des lambeaux de tissu disparates destinés, sans aucun doute, à en protéger le contenu.

– Vous savez, Merlin, des horloges, on a en déjà vu. Même Arthur sait comment ça fonctionne, c'est vous dire, se moquait déjà Albin.

– Je peux vous assurer que celle-ci est différente de toutes celles que vous avez déjà pu observer jusqu'ici. Approchez-vous. Regardez-la bien. Faites attention.

L'objet, une horloge, puisqu'il faut l'appeler ainsi, était composée d'un large bloc de bois sombre posé sur quatre pieds solides de la même essence. A l'intérieur de ce bloc se trouvait une énorme bille de verre transparent, comme enchâssée, visible de chacune des faces du dé sur pilotis qu'était cette horloge. Enfermé dans la sphère tournait sans relâche une petite forme de métal, un huit étiré en signe d'infini. Nul signe distinctif ne permettait d'en repérer la course, qui semblait n'obéir qu'à ses propres règles. Même le hasard est plus prévisible.

Un à un, Albin d'abord, puis Sara, ils relevèrent la tête, attendant une explication de Merlin. Quand ils eurent tous, sans exception, y compris Cosmo, le plus obstiné d'entre eux, abandonné la poursuite de ce qui était l'aiguille de cette étrange horloge, il daigna enfin leur donner un semblant de réponse.

– Cette horloge vient d'un pays, très loin d'ici, que j'ai eu la chance de visiter, il y a des années maintenant.

Il parlait, et il y avait dans sa voix la nostalgie de sa jeunesse, mais aussi de pays où le soleil brille plus fort et où le vent apporte d'autres odeurs. Sans qu'il en dise plus, chacun d'entre eux y voyait ses paysages les plus secrets, ceux qu'on garde au fond de soi et qu'on ne raconte pas, parce que les mots ne savent pas les décrire. Titiana, d'un sourire, les yeux illuminés, l'encouragea à continuer. Il toussota, la voix chargée, et poursuivit :

– Comme vous pouvez le constater, cette horloge n'obéit à aucune logique. Vous voyez ce symbole ? Vous savez qu'il représente l'infini, n'est-ce pas ? Bien. Là, vous ne l'avez regardé que quelques minutes, à peine. Pourtant, vous pourriez passer des heures à la fixer, vous n'arriveriez jamais à en déterminer le chemin. Non seulement, ce symbole tourne sur lui-même, en changeant parfois de sens, mais il parcourt l'espace de sa bulle, tout entier, sans qu'on sache jamais de quel côté il va aller. Et pourtant, c'est une horloge. L'un d'entre vous a-t-il un commentaire à faire ?

– C'est impossible !

– J'aurais parié que Cosmo répondrait ainsi, murmura Albin.

– Il doit bien y avoir un mécanisme, un système. Ça ne peut pas être totalement aléatoire.

- Je peux te jurer que si, pourtant, Cosmo.
- Vous l’avez déjà démontée ?
- Je ne m’y risquerais pas. Je crois que c’est justement la qualité de l’air à l’intérieur qui en permet le bon fonctionnement. Surtout que l’air ici est très différent de celui du lieu où elle a été créée.
- Je sais pourquoi.

Ils se retournèrent tous d’un même ensemble vers Titiana, il était tellement rare qu’elle prenne volontairement la parole. Les yeux obstinément braqués sur l’horloge et son mystère, elle enchaîna

– Le temps, on essaye de l’emprisonner dans des heures que des aiguilles à ressort nous indiquent. Mais il n’est pas toujours le même. Il est tout le temps en train de changer.

– Là, je suis d’accord, répondit Arthur, mais pourquoi l’aiguille revient-elle en arrière, et pourquoi ne va-t-elle pas toujours dans le même sens ? Et regarde-la maintenant : elle est immobile.

Titiana sourit doucement, légèrement, comme tout ce qu’elle faisait.

– Parfois, sans qu’on le sache, le temps hoquette. Il revient en arrière et recommence. En général, on ne s’en rend pas compte. Si ce n’est, peut-être, un sentiment de déjà-vu. Parfois, au contraire, il s’emballe, ou il s’arrête. Et puis, l’aiguille ne peut pas toujours aller dans le même sens : on est trop nombreux à la regarder.

– Tu peux t’expliquer, là, Titiana, parce que, moi, je ne te suis plus. Et ça m’étonnerait que je sois la seule.

– Tu as raison, Sara.

– Le temps. Il est différent pour chacun d’entre nous. Il ne bat pas pour tout le monde au même rythme. Le temps danse, imperceptiblement, mais seulement pour une personne à la fois. Et l’horloge indique le temps de celui qui la regarde. Elle indique le temps tel qu’il est réellement. Avec nous tous, comment voulez-vous qu’elle sache ?

C’est le moment que choisit l’horloge de l’école pour sonner la fin d’une heure mécanique. Même si le temps était aussi impalpable, insoumis que le disait Titiana, les hommes auraient toujours à obéir à cette litanie de chiffres dont on fait des minutes.

A la sortie, Cosmo s’entretint seul à seul avec Merlin. Il voulait emporter l’horloge pour l’examiner de plus près. Il n’avait pas été convaincu par l’exposé de Titiana, et restait persuadé qu’une étude approfondie lui livrerait les secrets de l’horloge. Merlin promit de la lui apporter en fin d’après-midi.

Quelques heures plus tard, alors que la pénombre s’étendait sur la ville, Cosmo, dans l’antre de sa chambre, observait minutieusement l’horloge dont le temps gardait l’empreinte de l’infini. Des heures durant, il annota chacun des mouvements, des plus infimes balancements du petit symbole métallique. Sans en ressortir aucun schéma applicable.

Toute la nuit, il veilla, tapotant sur le clavier à larges touches de son ordinateur, cherchant à y inscrire le parcours imprévisible de cette aiguille mutine. Il prit des précautions, comme de ne pas déplacer le globe, de surveiller la température et sa stabilité, de ne pas trop s’agiter dans la pièce pour éviter les mouvements d’air. Malgré ces attentions, et les heures nombreuses qui peuvent remplir une nuit, Cosmo ne parvint à aucune conclusion valable concernant l’horloge et la course du temps qu’elle était censée décrire. L’horloge rebelle ne lui révéla pas son secret.

Au matin, épuisé, Cosmo se résout à inscrire la mention « incompréhensible –en attente » avant de clore le dossier et d’éteindre son ordinateur. Il refusait que la raison ne puisse pas s’appliquer à tout élément, sans restriction. Cette horloge, pourtant, échappait à tous les schémas connus. Mais il ne désespérait pas de la comprendre un jour.

Les jours passaient. Chacun à leur tour, ils avaient rejoint l'opinion d'Albin : Merlin les testait. Même Titiana attendait qu'il se décide enfin à leur avouer son véritable dessein. Cosmo, lui, s'inquiétait de savoir d'où venait cette horloge. Il était persuadé qu'il pourrait mieux la comprendre s'il en rencontrait les artisans. Seul Arthur continuait à croire en l'innocence des motivations de leur professeur.

Un jour, Merlin rencontra Albin à la sortie de l'école. Le vieux bus qui était censé les transporter de chez eux à l'école, un véhicule récupéré dans une casse, d'après Sara, était reparti sans lui. Non pas qu'il était spécialement confortable, mais c'était le seul de la ville dans lequel son fauteuil entrait. Albin attendait près de la grille que sa mère vienne le chercher. A quelques mètres seulement de lui, des élèves de sa classe, des « debouts », s'étaient regroupés. Quelques filles et un peu moins de garçons. Ils riaient entre eux, pas un ne s'occupait de lui. C'était le meilleur comportement qu'il pouvait espérer d'eux, et il y avait longtemps qu'il n'essayait plus de les rejoindre. De son côté, il faisait semblant de les ignorer.

Cependant, un œil observateur, et nul doute que Merlin l'était, aurait remarqué que le visage d'Albin se retournait souvent vers les élèves, et plus particulièrement quand la voix ou les rires d'une certaine blonde, au centre du groupe, transperçaient le silence.

- Elle est très jolie.
- Oh, vous étiez là. Je ne vous ai pas entendu arriver.
- Elle te plaît ?

Albin soupira : « Elle ne sait même pas que j'existe. Pour elle, je ne suis rien d'autre qu'un des bâclés. Elle n'a jamais pris la peine de me regarder, et elle ne le fera jamais. »

Merlin, en réponse, le regarda plus attentivement. Il aurait pu être beau, sans doute, si la maladie n'avait pas rendu ses traits si lâches. Pourtant, ils étaient bien dessinés, et il aurait suffi d'un rien pour qu'il soit séduisant. Même dans le fauteuil, on devinait qu'il était grand. Il avait le regard vif, avec une certaine tristesse qu'il dissimulait sous des rires et des moqueries. Malgré cela, il avait raison : il y avait peu de chance qu'une fille comme celle qui riait à quelques mètres de lui, une de ces filles populaires et qui n'aiment jamais que superficiellement, s'intéresse un jour à lui. Elle ne saurait même jamais, sans doute, le mal qu'elle lui faisait. Et personne n'y pouvait rien.

Avant que Merlin ait eu le temps de dialoguer plus avant avec Albin, la mère de celui-ci arriva. Elle était nerveuse, et pressée ; heureuse, néanmoins, de rencontrer un professeur de son fils, elle le convia pour le dîner ce soir-là. Après un regard vers Albin, plus que jamais renfoncé dans son siège, il accepta l'invitation.

Albin s'y attendait. Cosmo lui avait raconté que Merlin s'était montré plein de curiosité quand il était venu lui apporter l'horloge. Il n'avait pas partagé son repas, car les parents de Cosmo n'étaient pas vraiment de ceux qui préparent des petits plats pour des invités surprise. Ils étaient d'ailleurs absents quand Merlin était venu. Cela ne l'avait pas empêché de trouver très intéressant de savoir que le père de Cosmo était un scientifique renommé, en conférence à 2500 km de là, et que sa mère étudiait les effets de la pollution. Apparemment, Merlin désirait bien connaître ses élèves, y compris leur environnement. Il en apprendrait un peu plus sur la vie d'Albin à 19h ce soir-là.

Merlin se présenta à l'heure, très ponctuel, armé d'un bouquet de fleurs et de compliments pour la mère d'Albin. Il aurait au moins une alliée à table. Albin aurait préféré, malgré toute l'affection et toute l'admiration qu'il portait à son professeur, que celui-ci annule le repas ainsi que les suivants auxquels sa mère n'aurait pas manqué de l'inviter. Mais Merlin était déjà installé à la place d'honneur, le meilleur fauteuil de la maison, réservé aux invités de marque, quand le colonel Carquois arriva, accompagné de ses trois autres fils. Ils étaient tous couverts de tâches d'herbe et de terre, conséquences d'un match de rugby acharné, précisa le colonel en serrant vigoureusement la main de Merlin. Il s'esquiva en apprenant son identité, pour se rendre plus présentable, prétextait-il, et sa femme assura seule la conversation pendant tout le temps de l'apéritif, couvant du regard un Albin morose et s'enquérant anxieusement de son attitude à l'école. Le colonel revint

juste avant l'heure du repas se servir un scotch, sans prêter plus d'attention à leur hôte.

A table, c'était à qui, hors Albin, chahuterait le plus. Sa mère le servit et surveilla ce qu'il mangeait tandis que ses frères chahutaient et se bagarraient pour des quignons de pain. L'un d'entre eux, découvrant que l'homme à sa droite n'était autre qu'un professeur de son frère, entreprit de se moquer d'Albin jusqu'à ce que sa mère intervienne. Le colonel, lui, n'avait pas réagi. Il faisait respecter la discipline quand le bruit devenait trop insupportable, mais n'adressa pas une seule fois la parole à Albin ou à Merlin. Il ne répondit même pas quand sa femme tenta ostensiblement, à plusieurs reprises, de les faire converser. Sa seule concession fut de se proposer pour la vaisselle, avant de repartir, ainsi que ses fils, pour la salle de bowling. Le dîner n'avait pas été des plus convivial.

Peinée, gênée aussi, la mère d'Albin excusa son époux en ces termes, en raccompagnant Merlin jusqu'à leur clôture, pendant qu'Albin patientait dans le salon : « Il ne faut pas lui en vouloir. Il se montre un très bon père, très présent, très attentif, avec ses autres fils. C'est juste qu'il n'a jamais accepté le handicap de Albin. Quand il est né, il était très fier. C'était notre premier enfant, et un fils en plus ! Il a fait la fête toute une semaine, avec tous ses amis. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux. Puis, il y a eu cette terrible crise de convulsions. Je ne sais toujours pas ce qui l'a provoquée. J'étais paniquée, c'était tellement angoissant, on ne savait plus quoi faire. Albin était si petit, si fragile. Mon mari a été terriblement déçu quand les médecins nous ont appris qu'Albin ne pourrait jamais marcher. Il ne le lui a jamais pardonné. S'il paraît un peu... distant, c'est parce qu'il souffre. Il n'a jamais appris à exprimer ses sentiments. Il ne faut pas lui en vouloir. Il ne faut pas lui en vouloir... ». Comme une litanie. Comme pour se convaincre elle-même. Si d'autres le croyaient, elle pourrait le croire aussi. Généreux, Merlin la rassura, avant de se retirer, méditatif. Il comprenait mieux maintenant la méfiance d'Albin à son égard. C'est ce soir-là que Merlin décida qu'il était temps, pour ses élèves et pour lui, d'apprendre plus que ce qu'il n'était indiqué dans le programme scolaire de l'année. Il était temps de lever le rideau. Ou, tout du moins, une partie du rideau.

#### CHAPITRE 4 : LE POUVOIR DE L'IMAGINATION

Le lendemain, Merlin donnait justement cours aux Terminale B. Une fois qu'ils furent tous entrés dans la classe, il ferma soigneusement la porte derrière eux, vérifia qu'elle ne s'ouvrirait pas sous une poussée un peu plus brusque que nécessaire. Il tira aussi les rideaux, avant de leur demander de venir se positionner en cercle près de lui, en se tenant tous la main. Intrigués, ils obéirent, et formèrent bientôt un cercle assez large à quelques dizaines de centimètres du bureau en contre-plaqué où Merlin avait déposé sa serviette en entrant. Il faisait sombre dans la classe, il n'avait allumé qu'une petite partie des lampes. Il leur enjoignit cependant de fermer les yeux « c'est très important. Nous allons faire une expérience, et il faut que vous respectiez immédiatement, et précisément, mes instructions. Vous gardez les yeux fermés, vous ne vous lâchez pas les mains, et vous restez très concentrés. Voilà ce que nous allons faire : nous allons tester le pouvoir de l'imagination. Non, ne soyez pas étonné. Faites très exactement ce que je vous dis. Imaginez un endroit, un endroit que vous n'avez encore jamais vu. C'est une prairie. L'herbe est haute, et le vent l'agite. Il y a quelques fleurs sauvages au milieu des brins d'herbe, mais personne ne vient les cueillir. Vous êtes sur une colline, une petite colline, à peine plus haute qu'un talus. En bas coule une rivière, vous en entendez le bruissement, même si vous ne la voyez pas encore. A quelques centaines de mètres se trouve un village, tout en maisons blanches et en rues de terre. De votre position, vous voyez surtout le clocher de ce qui pourrait être une église. Ecoutez, écoutez, le vent la fait frémir, le vent la fait chanter. »

Tandis que Merlin parlait, d'une voix presque soporifique, chacun des élèves, à tour de rôle, avait ressenti le vent ou entendu la rivière. Arthur avait même senti l'herbe lui chatouiller les mollets. Albin se sentait hypnotisé, mais il n'avait pourtant pas envie d'ouvrir les yeux et de retrouver les murs défraîchis de leur salle de classe. C'est à regret qu'il le fit quand Merlin le leur ordonna.

Ils étaient exactement dans l'endroit qu'il avait décrit. Il y avait même des détails qu'il avait oublié, un parfum d'herbe et de soleil, un papillon jaune qui vint se poser sur le nez de Titiana pour la faire rire. Aucun d'entre eux ne l'avait jamais entendu rire. Sara, qui était à sa gauche, se retourna vers les autres, pour confirmer son étonnement. Elle réalisa alors qu'ils étaient debout, tous. Ils se tenaient droit sur leurs jambes comme si elles n'avaient jamais refusé de marcher. Elle allait lâcher la main de Cosmo pour se tâter quand Merlin cria « Non, surtout pas, ne vous lâchez pas les mains. C'est trop tôt. ». Elle fut prise d'un étourdissement et, quand elle rouvrit les yeux, ils étaient tous à nouveau dans leur salle de classe.

Merlin se retira du cercle, avec un reste de soupir dans la voix, « C'est fini. Vous pouvez vous écarter maintenant. ».

Ils étaient de retour dans la classe. Mais où étaient-ils allés ? Il y avait là plus que le pouvoir de l'imagination. Car ils avaient tous eu exactement la même vision, et aucun raisonnement ne justifiait qu'ils aient été debout sans l'avoir voulu. Il y avait trop de coïncidences, trop de ressemblances surtout dans leurs récits, pour que ce soit juste un effet du hasard.

Ils attendaient maintenant une explication de Merlin. Il avait relevé un coin du rideau, et appuyait son front sur la vitre, protégé de la pluie qui venait la frapper de l'autre côté. Aucun d'entre eux ne se souvenait qu'il pleuvait avant qu'ils n'entament leur expérience. Le visage de Merlin était tiré, usé. Une grande fatigue s'était soudain déposée sur lui. Tous ses élèves savaient qu'il devait parler, expliquer ce qui venait de se produire ; lui-même ne pouvait l'ignorer. Mais il reprenait des forces avant de les affronter. Nul doute que ce qu'il avait à révéler s'annonçait malaisé.

Enfin, il se retourna vers eux. Ils étaient restés à la même position, prêts à reformer le cercle sur sa demande. Merlin soupira. Il savait que ce jour devait arriver, ç'avait été son but dès le début, mais il aurait néanmoins voulu avoir plus de temps pour les préparer, pour se préparer. Aucun d'entre eux ne parlait. Même Cosmo, le plus obstiné, même Albin, le boute-en-train. Aucun ne se risquait à briser le silence qui s'était installé. Ils pressentaient, certainement, que les paroles qui pourraient suivre n'existeraient que pour modifier leur destin. Ils réalisaient maintenant qu'eux aussi avaient peur de l'inconnu. Mais l'inconnu vous rattrape toujours.

Après de longues minutes d'hésitation, Merlin se décida enfin à parler :

– Je suppose que vous avez compris que ce qui vient de se dérouler dépasse le cadre de l'expérience que je vous avais notifié ? Bien, je vais essayer de faire simple. Il existe d'autres mondes que celui sur lequel vous avez l'habitude d'évoluer. En tout cas, il en existe au moins un. C'est celui que vous venez d'apercevoir.

– Mais...

– Cosmo, tu pourras poser toutes les questions que tu désires après. Pour le moment, laisse-moi continuer. Ce monde n'a pas de nom, mais je l'appelle Laléa. Pour la somme de hasards qui m'a conduit à lui, et toutes les aventures qu'il recèle. J'ai eu l'occasion de l'explorer longuement quand j'avais votre âge. C'est un monde magnifique, vraiment. Il obéit à d'autres règles que les nôtres. L'horloge que je vous ai montrée, il y a quelques jours, venait de ce monde. C'est un des rares objets que j'ai réussi à ramener de ce côté-ci. Je vous l'ai montré parce que je voulais vous tester. J'étais presque certain de ne pas me tromper, mais je n'ai pas droit à la moindre erreur. Mes enfants, Laléa est en danger, et il a besoin de vous.

Ils l'interrompirent presque simultanément, seule Titiana ne dit rien, mais le contraire eut été étonnant. Les questions s'enchaînaient sans que Merlin ait le temps de répondre à aucune d'entre elles. Il y avait tellement de sujets à aborder, tellement de détails qu'il avait laissé dans le vague. C'est Albin qui les fit taire, s'exclamant

– Je ne sais pas ce qui se cache dans ce monde, ni comment je pourrais l'aider. Mais je sais que j'y suis debout, et je suis prêt à braver tous les dangers pour ressentir encore cette sensation. Alors, taisez-vous, et permettez à Merlin de poursuivre. Il n'y arrivera jamais si on le coupe sans cesse.

– Merci, Albin. C'est très compliqué, et je n'aurais jamais le temps de tout vous expliquer. Je sais juste que vous êtes exactement ceux dont Laléa a besoin. Je l'ai su dès que je vous ai vu. Avant même de vous voir, en fait. Je ne peux malheureusement plus traverser et rejoindre Laléa, mais je suis encore en contact avec un très bon ami là-bas. C'est lui qui m'a guidé jusqu'à vous. Il m'a demandé de vous préparer. Mais il n'a pas eu le temps de me dire à quoi. Vous allez devoir retourner là-bas, et le retrouver. Il vous expliquera alors ce que vous devrez faire. Vous ne pourrez compter que sur vous-même. Il faut que vous soyez conscient que l'aventure risque d'être difficile, vos vies seront peut-être en péril. Je n'ai aucune information, mais mon ami avait l'air vraiment inquiet, et il ne l'aurait pas été sans raison.

– Arrêtez de nous baratiner. Vous savez bien qu'on partira de toute façon. Moi, je le ferai. Qui serait prêt à refuser ?

Suite à cette déclaration sans retenue, Albin se retourna vers les autres. Ils acquiescèrent tous, à tour de rôle. Sara d'abord, puis Titiana et Arthur, presque simultanément. Cosmo, dubitatif, céda finalement lui aussi. Il y avait des risques, mais, pour eux, ils n'existeraient que quand ils les affronteraient. Ils étaient encore à l'âge où le mot aventure est un argument suffisant pour vous faire partir sans regarder en arrière, et où le danger n'est qu'une notion inventée par les adultes pour vous ralentir.

Albin, devenant leur délégué pendant quelques minutes, insista auprès de Merlin pour obtenir plus de détails. Merlin leur avoua qu'il ne savait pas dans quel état se trouvait Laléa depuis qu'il l'avait quitté. En vieillissant, il avait perdu la capacité de traverser les ponts entre les mondes. Cependant, il savait toujours les ouvrir, dans certaines circonstances. La classe dans laquelle ils se trouvaient était bâtie sur un champ de force, en parallèle exact avec la colline qu'il leur avait décrite. C'est pourquoi les départs qu'ils auraient à effectuer se feraient toujours durant leurs heures de cours.

Il leur expliqua aussi que le temps n'était pas le même sur Laléa, comme ils avaient pu s'en rendre compte en observant l'horloge. L'heure pendant laquelle il attendrait, en gardant la classe, aurait peut-être un autre déroulement dans Laléa. Ils devraient donc toujours se tenir prêts à repartir.

Pour le reste, ils auraient à se débrouiller. Il regretta de n'avoir aucun conseil à leur donner, et craignait que ses explications ne soient confuses. C'est qu'il n'avait jamais vraiment compris les lois qui régissaient Laléa et son accès. Il n'y avait qu'un fait certain : c'est de la classe qu'ils devraient partir, et ils auraient à y faire des retours. Le reste, tout le reste, ne serait qu'élucubration.

Merlin était inquiet, son visage était pâle sous le hale de sa peau. Il cherchait à les dissuader de partir, mais ses hésitations ne faisaient que renforcer leur détermination. Ils allaient partir, ils allaient faire le voyage. Ils étaient prêts à en payer le prix.

Merlin avait fixé le jour du premier véritable départ à la semaine suivante, il leur délivrait, de fait, quelques jours pour réfléchir, et éventuellement changer d'avis. Le jour dit, pourtant, il aurait pu le prévoir, ils étaient tous là, intensément sérieux. Pas un ne manquait à l'appel. Chacun envisageait le voyage sous un angle différent. Arthur voulait emporter avec lui un sac à dos rempli de vivres et de boissons « comme pour une randonnée en forêt », mais Merlin leur expliqua qu'il était très difficile, voire impossible de faire traverser les objets. C'est la raison pour laquelle ils pourraient marcher de l'autre côté : les fauteuils roulants n'existaient pas dans Laléa. Leur handicap y disparaissait donc aussi. Un rapport de cause à conséquence un peu particulier, mais qui était loin de les déranger.

Après quelques dernières recommandations, Merlin les fit se réunir encore une fois en cercle. Il leur demanda de réserver ce premier voyage à l'observation. Le précédent n'en avait pas été un, tout au plus une incursion. Ils devraient découvrir Laléa tranquillement, sans se faire remarquer. Ils ne pourraient pas rester longtemps, car il ne tenait pas à les précipiter directement dans le « Pays qui est de l'autre côté de tous les pays ». Ce voyage ne devrait leur servir qu'à se familiariser avec cette contrée très différente qu'était Laléa.

Merlin était anxieux, et ne parvenait pas à le cacher. Il rappelait à Albin l'attitude que sa mère avait en l'inscrivant au Lycée. Un acte auquel elle aurait peut-être réfléchi plus longtemps si elle avait su que cette école était construite au-dessus d'une porte vers d'autres mondes. Cosmo, quant à lui, retranscrivait déjà mentalement leur aventure, avec une précision toute scientifique. Chaque étape soulevait de nouvelles questions. Il avait compris que Merlin ne connaissait pas les réponses, et il se faisait fort de les découvrir par lui-même. Arthur se demandait si les lunettes avaient été inventées dans Laléa, Sara se voyait déjà en train de tous les sauver par sa bravoure et son intelligence, et Titiana souriait. Presque imperceptiblement. Un sourire tourné vers l'intérieur. Personne n'avait remarqué ce changement dans son attitude. Ils étaient tous trop préoccupés de leurs propres sensations. Cette part de mystère qui s'ouvrait devant eux réveillait leur imagination engourdie. Tout y était possible. Ces infinies possibilités les faisaient rêver, et la moindre d'entre toutes n'était pas le fait de marcher. Comment alors auraient-ils pu noter cette ombre de sourire sur les lèvres pâles de Titiana ?

Après avoir distillé d'autres paroles vaines que ses élèves n'écoutèrent pas vraiment, Merlin les invita à nouveau à se réunir en cercle. « Dès que vous serez de l'autre côté, vous pourrez vous lâcher. Je n'ai pas besoin de vous tenir pour vous faire revenir, mais essayez quand même de rester ensemble, sinon ce sera plus difficile. Autant pour vous que pour moi. Au moment du retour, vous sentirez un appel, ce sera sans doute un courant d'air froid dans la nuque. Eloignez-vous alors de tout public qu'il pourrait y avoir, et reformez le cercle. Je ne vous demanderai plus qu'une seule chose, pour m'aider. Quand vous aurez reconstruit le cercle, concentrez-vous sur cet endroit, cette classe, comme vous l'aviez fait pour la colline. C'est indispensable pour que vous ne soyez pas projeté dans tout autre endroit inconnu ». Les pensées, les paroles de Merlin avaient sensiblement perdu de leur cohérence et de leur clarté depuis qu'il avait entrepris de leur avouer la vérité sur Laléa. La peur et la nervosité, sans doute, mais plus aussi, le refus de les laisser partir, en espérant les retenir par des explications nébuleuses. Des explications qui provoqueraient de nouvelles questions, et des réponses tout aussi embrouillées. Une tentative, inutile, de repousser ce qui allait se produire. Ce qu'il avait mis en branle dès le jour où il était entré dans cette école pour enseigner l'histoire à des élèves « un peu plus particuliers que les autres », comme les décrivait, d'un air pincé, le directeur du Lycée Napoléon.

Méthodiquement, les cinq élèves vinrent se placer près de Merlin, reprenant, sans même le réaliser, les positions qu'ils avaient lors du premier voyage. Un rituel à l'œuvre, une naissance inaperçue. Ils se regardèrent tous une dernière fois, un adieu inconscient, puis refermèrent les paupières. Merlin entama à nouveau sa description, un compte à rebours plus symbolique qu'un autre.

Le chiffre ultime étant ici la permission d'ouvrir les yeux.

Ils étaient sur la colline, la même colline parsemée de fleurs jaunes, mais sans papillon cette fois. Ils étaient arrivés à un moment où les seuls papillons qui volent encore sont noctambules. C'est avec une appréhension mâtinée d'excitation qu'ils dénouèrent leurs mains. Ils étaient vraiment partis. Ils étaient de l'autre côté. Là où ils allaient, Merlin ne pouvait pas les accompagner. C'est Sara qui, la première, laissa jaillir sa joie. Bondissant sur place, les bras hauts levés, tournant sur elle-même, elle chantonait « Je peux marcher, je peux marcher... ». Un à un, elle vint leur prendre les mains et les entraîner dans sa danse effrénée. Même Cosmo, si sérieux, se surprit à sautiller quelques secondes.

Sans pouvoir s'arrêter de sourire béatement, ils descendirent la colline. Rien qu'un groupe de jeunes faisant une petite balade au clair de lune pour le seul plaisir d'être ensemble. Sara les dépassait parfois en courant, les rejoignant ensuite, comme un jeune chien. Arthur l'imitait. Il réussit encore à s'emmêler les pieds et à rouler dans l'herbe fraîche. Ils éclatèrent tous de rire, lui compris. Cet incident n'entama en rien sa bonne humeur. Tomber pouvait devenir très amusant quand on se relevait sur ses pieds.

Au bas de la pente serpentait un mince filet d'eau sinueux, à peine un ruisseau. Le froid de l'eau picota agréablement les doigts de Titiana quand elle les y plongea. Les étoiles se reflétaient dedans, verdâtres. Etonné, Cosmo leva les yeux au ciel et remarqua ce que pas un encore n'avait vu : les étoiles étaient différentes. Non seulement elles étaient vertes, mais elles ne s'apparentaient pas, même de loin, à aucune des constellations qu'il connaissait. Cosmo était féru d'astronomie, et avait parfaitement en mémoire la position que les étoiles peuvent avoir dans le ciel. C'est à ce moment-là seulement qu'il réalisa qu'ils étaient dans un endroit inconnu, et nouveau. Et potentiellement dangereux. Il les rassembla tous autour de lui, pour les prévenir de se tenir sur leurs gardes : même cette eau, apparemment innocente, pouvait leur être néfaste. Les lèvres humides, Arthur lui en demanda la raison, mais des hommes armés de piques aiguisées surgirent avant que Cosmo ait pu lui répondre. Ils étaient là d'un quart d'heure et avaient déjà enfreint le principal conseil de Merlin : ne pas se faire remarquer.

Enfermés dans une geôle sous terre, entassés les uns sur les autres, les vaillants élèves de Terminale B se morfondaient. Quatre hommes les avaient encerclés, et sans une parole, à peine quelques grognements quand ils faisaient mine de ne pas obéir assez vite, les avaient menés jusqu'à cette cage aux murs de terre, au toit de branches fermement entrelacées et, surtout, hors d'atteinte. Ils n'avaient pas été victimes de violence, mais ils n'étaient néanmoins pas dans les meilleures conditions possibles pour entamer leur périple.

Quand ils avaient été précipités dans le trou, avec juste ce que la politesse ordonne comme ménagements, ils avaient bien tenté de crier, d'appeler à leur libération. Les mêmes hommes qui les avaient arrêtés leur lancèrent, pour les faire taire, des seaux d'eau glaciale, apparemment très irrités. Le matin les retrouva donc prisonniers, trempés et très inquiets. Albin qui, en tant qu'aîné, s'était donné le devoir de les protéger, ne se pardonnait pas de n'avoir rien pu empêcher. Il s'était écarté de ses amis et s'était isolé dans ce qui aurait été un coin si la cellule n'avait été circulaire. Leur seule attente était que Merlin les fasse revenir avant qu'une sentence trop dure ne vienne les frapper. Ils avaient maintenant la preuve de ce qu'il avait avancé : le temps n'était pas identique dans les deux mondes, car leur heure de cours, leur heure mécanique, comme le leur rappela Titiana, s'était écoulée depuis longtemps. Déjà, dans le ciel, les étoiles vert pâle avaient laissé place à une lumière plus directe. Le jour remplaçait la nuit, et ils étaient toujours enfermés.

Quand les ombres pâles et un peu fades du matin eurent été éclipsées par une lumière plus franche, la cage au-dessus d'eux s'ouvrit. Une main carrée laissa descendre une échelle de bois grossièrement taillée qu'ils empruntèrent à tour de rôle. L'homme qui leur faisait face, les attendant à la sortie, avait tout de l'hercule de foire : largement bâti, il portait sur son poitrail couvert de poils roux une chemise dont l'ouverture descendait presque jusqu'à l'épaisse boucle en bronze de sa ceinture. Il serra la main de chacun, la broya serait plus exact. Puis il parla, d'une voix pâteuse, soulevant ainsi au moins une de leurs inquiétudes : les habitants de Laléa utilisaient, apparemment, le même langage qu'eux.

– M'est avis que vous aut', p'tits jeunes, avons bien b'soin d'vêt'ments secs. Pisque l'soleil de par ici, il est pas encor' ben gaillard pour vous réchauffer. Vous préférez-t'y avaler un morceau d'a-bord ?

– Laisse nos jeunes amis tranquilles, veux-tu, Hector ?

L'homme qui venait d'intervenir avait l'allure aussi distinguée que l'intonation. Il formait un contraste saisissant avec celui qu'il avait appelé Hector. Vêtu d'un costume presque aussi blanc que ses cheveux, ce qui ne devait pas être évident étant donné les chemins de terre qui parcouraient le village, il s'avança vers la troupe inquiète. Il allait lentement, s'aidant d'une canne dont la base représentait ce qui ressemblait fortement à une feuille d'érable.

– J'voulas juste êt' 'spitalier, m'sieur le Cambraire. C'est qu'y doivent pas êt' ben farauds, après c'te nuit.

– Je suis d'accord, Hector. Mais tu connais la règle, n'est-ce pas ?

Hector hochait la tête, penaud.

– Bien. Va prévenir la Marie, veux-tu ? Ca ne devrait pas prendre longtemps.

– J'y vas de ce pas, m'sieur le Cambraire.

Avant de partir, Hector fit un large clin d'œil à Sara, qui se trouvait la plus proche de lui « Le laissez pas êt' to' dur avec vous, hein, m'zelle », puis se sauva en courant.

Ils suivirent sa course quelques instants, avant de se retourner vers « M'sieur Cambraire », ou quelque puisse être son nom. Son sourire amical s'effaça à mesure qu'Hector s'éloignait. Une fois qu'il fut hors de vue, il leur offrit un profil quelque peu plus sévère. Fronçant les sourcils, ils les jaugèrent méthodiquement, en tapotant de ses mains jointes le pommeau de sa canne. Le silence s'étendait comme une mer d'huile, seulement troublé par les sons quotidiens d'une ville animée. Ou de l'idée que se faisaient les cinq voyageurs du quotidien d'une ville avant l'invention des véhicules à moteur.

Du coin de l'œil, Arthur aperçut une tête curieuse, apparemment jeune et rousse, à sa gauche. L'apparition, si elle avait existé, disparut dès qu'il tourna la tête. Le Cambraire, devant eux, toussa discrètement. Puis avec plus d'insistance. Il semblait attendre une réaction de leur part, mais aucun d'eux ne savait ce qu'elle devait être. Par crainte d'être maladroit, voire de choquer celui qui leur faisait face, ils se taisaient. Ils craignaient avant tout d'attirer sur eux les foudres d'un jugement du à leur ignorance.

Au bout d'un certain temps, comme ils ne pouvaient décidément pas attendre indéfiniment que le ciel s'entrouvre pour leur dicter la conduite à tenir, et parce qu'il était l'aîné, Albin se dévoua et prit la parole.

– Monsieur... Le Cambraire ? Je voulais vous dire que... Nous nous excusons. Nous ne savons pas ce que nous avons fait de mal, mais, quoi qu'il en soit, notre intention n'était pas de mal agir. Si vous nous expliquez pourquoi vous nous avez arrêtés, je peux vous promettre que nous ne recommencerons pas. Monsieur le Cambraire ?

L'homme en blanc était en train de s'étouffer d'étonnement devant eux.

– Vous ne savez pas ce que vous avez fait ! Vous ne savez pas ! Mais d'où venez-vous donc ? Il y a un couvre-feu ici. Il est strictement interdit d'errer dehors quand il fait nuit. C'est pour votre propre sécurité, il y a des choses étranges qui se passent aux alentours quand il fait noir. Comment pouvez-vous l'ignorer ? Oui, d'où venez-vous ?

– Euh...

Albin jeta un regard vers ses camarades : comment répondre à cette question sans se trahir. Cosmo prit le relais, ignorant ce qu'il allait déclencher. Il leur faudrait du temps avant de le comprendre.

– Je ne crois pas que vous connaissiez la ville d'où nous venions, Monsieur, nous avons fait un long voyage pour arriver jusqu'ici. Nous venons de loin.

– De loin ? Vous venez de loin ? C'est impossible, vous êtes trop jeunes.

– Mais pourquoi, si...

– Non, je préfère ne pas en discuter plus avant. Achille, le fils d'Hector, nous guette derrière le tonneau depuis un bon quart d'heure au moins. Vous feriez mieux d'aller manger, je vais essayer de vous trouver des vêtements à votre taille.

Et, comme ils patientaient, le Cambraire les poussa à partir d'une voix où perçait l'irritation.

Dès que le Cambraire eut tourné le dos, une frimousse ornée d'un comique nez retroussé et parsemée de tâches de rousseur, appartenant à un petit drôle âgé de huit ans tout au plus, s'écarta du tonneau à laquelle il s'était collé pour passer inaperçu. Achille faisait son entrée. Arthur n'avait pas imaginé l'espion roux.

Achille courut vers eux, en faisant des bonds de côté, joueur. Il prit la main de Titiana d'un côté, celle de Sara de l'autre, et les entraîna tous vers une mesure en bois dont la porte était un peu plus volumineuse que celles des autres habitations. Il s'agissait de la demeure de Hector et de sa famille. Achille était l'aîné de ses fils. Il y avait encore quatre autres bambins qui couraient autour de la table quand ils arrivèrent, dont une seule fille. Elle était encore à l'âge où l'on va plus vite à quatre pattes qu'à deux.

Hector était assis en bout de table, taillant consciencieusement un morceau de bois avec un couteau qu'il avait fabriqué lui-même. Sa femme, Marie, mélangeait une épaisse bouillie au-dessus d'un fourneau où brûlaient joyeusement d'imposantes bûches. Marie leur tournait le dos à leur entrée dans la pièce, mais abandonna sa tâche pour les accueillir dès qu'elle eut reconnu le pas d'Achille. Elle vint les serrer dans ses bras, un sourire chaleureux sur le visage, enjambant au passage ses autres enfants, tendant vers eux un ventre proéminent : Hector allait bientôt avoir un nouveau descendant.

Une agréable odeur flottait dans la maison. Ce n'était pas seulement le plat qui mijotait, dont l'aspect était assez infâme par ailleurs, mais aussi le parfum des différents bouquets de fleurs séchées judicieusement disposés à des points stratégiques de la pièce. La table autour de laquelle ils s'installèrent était d'un bois solide et épais. De même que la maison. Cosmo n'avait aucun

doute sur sa capacité à les protéger contre tout élément extérieur. Et il était certain qu'Hector n'avait pas plus de doute que lui.

Dès qu'ils furent assis, Marie déposa devant chacun d'entre eux une écuelle emplie à ras-bord de la mixture qu'elle avait préparée. Bientôt, ils plongeaient leur cuillère avec entrain dans la bouillie : quels qu'en soient les ingrédients, et malgré son aspect qui laissait Cosmo songeur, le plat, du brockni d'après la réponse de Marie à Sara, était délicieux. Ils partageaient leur portion avec les enfants du couple qui étaient venus se poser sur leurs genoux. Arthur avait hérité de la plus jeune, les autres enfants s'étaient dispersés en fonction de leur envie. Seul Achille se trouvait trop vieux pour encore manger en étant assis sur quelqu'un d'autre, et Cosmo ne supportait donc aucun poids supplémentaire.

Comme Arthur jouait avec l'enfant sur ses genoux, la faisant rire en la chatouillant, il remarqua un étrange jouet sur l'étagère devant lui. Ce devait être une peluche, mais dépourvue de tous poils. Le cuir bleu était usé, il avait certainement dû être malmené par les nombreux enfants du couple. La peluche n'était pas très grande, 50 cm au plus, et elle fixait Arthur de ses gros yeux ronds. Son esprit corrigea aussitôt : elle donnait l'impression de le fixer. Mais les yeux étaient trop vivants, et, sous le regard curieux d'Arthur, le jouet bougea. Il crut d'abord divaguer, quand il vit ses oreilles remuer, se pencher vers lui, quand son nez se fronça pour mieux le renifler. Il se rendit à l'évidence quand la peluche se rapprocha du bord de l'étagère, et sauta sur la table. Elle atterrit juste devant Arthur, et lui tendit une main minuscule, aux articulations soignées. Comme la fillette sur ses genoux applaudissait, visiblement ravie, il saisit la menotte, douce et rugueuse à la fois, qui disparut au creux de sa main tandis qu'un large sourire s'étalait sur la face presque simiesque de la poupée articulée. Il chercha discrètement le mécanisme qui l'activait, en complimentant le couple : « Quel jouet extraordinaire ! ». Marie lui répondit, amusée au départ. Très vite pourtant, son ton devint plus inquiet, méfiant même.

– Un jouet ? Mais ce n'est pas un jouet, voyons, c'est un Schlirb. Les vôtres sont donc tellement différents ? D'ailleurs, où sont-ils ?

Marie inspecta le sol derrière eux, elle alla vérifier sur le pas de sa porte. Puis se campa devant sa table, les poings sur les hanches. Les enfants, ayant compris que leur mère était irritée, se tortillaient sur les genoux qu'ils avaient choisis. Seule la fillette ne manifesta aucune crainte, peut-être parce que la poupée l'occupait en lui caressant les cheveux.

Arthur posa la question que tous ses amis se posaient : « Mais qu'est-ce qu'un schlirb ? ». Il aurait du se taire pourtant, car Marie leur confirma très vite que tout le monde devait savoir ce qu'était qu'un schlirb. Et elle ne semblait pas particulièrement ravie à l'idée d'héberger le type de personne qui ne possédait pas cette information.

Son indignation ne pouvait pas mieux tomber. Cosmo avait senti un mince filet d'air se glisser contre sa nuque au moment où elle leur demandait de partir. Il s'était retourné, mais il savait qu'aucun courant d'air ne s'était introduit dans la pièce. Les réactions de ses comparses le confirmèrent : de toute la tablée, ils étaient les seuls à avoir frissonné. Albin se pencha vers lui, haussa les sourcils, puis hocha la tête. Ils allaient devoir sortir de la maison rapidement, pour s'isoler, et ils n'avaient plus besoin de trouver une excuse.

Ils se levèrent rapidement : le souffle d'air se faisait insistant. Ils sortirent presque en courant, après un rapide sourire pour remercier Hector et Marie. Ils se dépêchèrent de rejoindre le bas de la colline, la rivière n'était pas visible du village. Pressés, ils joignirent leurs mains et fermèrent les yeux. Quand ils les rouvrirent, ils étaient de retour dans leur salle de classe.

Ils étaient de retour, assis à nouveau dans leurs fauteuils, leurs compagnons d'infortune. Merlin les inspecta minutieusement. Le transfert avait fini de les sécher, il ne pouvait rien deviner de leur aventure. Il se retenait de les questionner. Par fierté, par pudeur, ou parce qu'il réalisait qu'il ne faisait plus partie du voyage. Merlin était hors-jeu. Il allait devoir s'habituer à cette idée, et il ne pouvait s'empêcher d'en ressentir un peu de rancœur. Sans compter l'inquiétude qu'il éprouvait à laisser ses protégés vagabonder, sans pouvoir, justement, les protéger.

Arthur était le plus excité d'entre eux. Albin le talonnait de près, de très près : il poussa un cri que des cow-boys n'auraient pas renié. Merlin le rappela à l'ordre : il ne s'agissait pas de se faire remarquer. Ses collègues risquaient de trouver intrigant l'enthousiasme forcené des étudiants de son cours. Il se décida alors à les interroger. Rapidement. Ils n'avaient que quelques minutes avant de laisser la place à une autre classe.

Merlin se montra surpris d'apprendre l'existence de ce couvre-feu, et inquiet qu'ils se soient déjà distingués par leurs différences. Rien ne l'encourageait à les laisser partir à nouveau à Laléa. Mais il avait promis, et son ami lui avait expressément demandé de lui envoyer ce groupe d'élèves un peu moins mobiles que les autres. C'est pourquoi, malgré ses réticences, il planifia un nouvel interlude dans l'inter-dimension pour le prochain cours, deux jours plus tard.

Ce soir-là, exceptionnellement, les parents de Cosmo étaient tous les deux présents. Par souci de préserver un semblant d'atmosphère familiale, ils essayaient de dîner ensemble, avec leur fils unique, au moins une fois par mois. C'était un rendez-vous qu'ils devaient organiser dans un emploi du temps très serré. Ce soir-là, ils allaient jusqu'à couper leur portable. C'était très important pour eux de véritablement être présents, totalement disponibles pour leur fils. Une fois par mois.

Leur employée de maison leur avait préparé un menu nordique, en référence à la récompense que le père de Cosmo venait de recevoir en Norvège, une reconnaissance spéciale de son étude sur l'évolution, la synergie et la complémentarité des macromolécules en rapport direct avec la molysmologie et les conditions climatiques. Il avait travaillé en milieu ouvert, dans des conditions qui n'étaient pas toujours des plus recommandées, et ce dans divers endroits du globe. Une étude très particulière, qui lui avait pris de nombreux mois, et qui avait découragée la plupart des stagiaires qui s'étaient proposés pour collaborer avec l'illustre professeur Scientia. C'était seul qu'il l'avait terminée, même si sa femme, molysmologue de profession, lui avait fourni les principales informations sur la pollution en région à climat tempéré.

Il avait terminé son rapport depuis peu de temps, et il recherchait déjà quel allait être le sujet de sa prochaine étude. Ces moments-là étaient les seuls où il était à l'écoute de tout ce qui se passait dans le monde. Sa famille savait très bien que ce n'était que provisoire : bientôt, il se passionnerait pour un nouveau thème et en deviendrait expert. Il disposait de naissance d'un cerveau aux capacités fabuleuses, qui lui avait déjà permis de passer plusieurs doctorats, et d'être capable d'en remonter aux principaux savants de la planète. Le seul élément qui lui avait toujours échappé, c'était l'agilité des membres de son fils. Cosmo soupçonnait que c'était une des raisons qui le poussaient à s'impliquer autant dans toutes ses études.

Cependant, il ne l'avait pas totalement déçu. La plus grande des peurs des parents de Cosmo, avant sa conception, était de mettre au monde un « imbécile heureux », comme le père de Cosmo qualifiait tous ceux qui se contentaient d'un minimum d'intelligence, sans chercher à la développer. Ils s'étaient pourtant promis de l'aimer malgré tout si le sort avait voulu se montrer si ironique. Leur inquiétude avait augmenté quand la mère de Cosmo, qui n'allait pas arrêter ses recherches pour un détail de moindre importance comme une grossesse, avait attrapé, dans un de ces endroits totalement non-civilisés qu'elle affectionnait, un virus qui l'avait alitée pour plusieurs semaines. Le médecin les avait prévenu que leur enfant risquait d'en souffrir, et que son développement en serait certainement altéré. Cosmo était né, et son handicap avait été rapidement évident. Il était pourtant loin d'être un imbécile. Un génie limité, certes, mais un génie quand même. Et ses parents n'a-

vaient pas eu besoin de se forcer pour l'aimer.

Ce soir-là débuta comme toutes les autres soirées en famille qui avaient précédé. Un repas, des phrases anodines sur des sujets légers, la vie de tous les jours, avec ces petits événements qui la remplissent. D'un commun accord, les parents de Cosmo n'évoquaient pas leurs recherches lors du souper. Ils savaient tous les deux, par expérience, qu'ils n'arriveraient plus à s'en laisser distraire s'ils commençaient à les raconter. La semaine qui précédait leur repas en famille, ils se forçaient à devenir plus attentifs à tous ces détails anodins qui fournissent une conversation, le temps, les personnes qu'ils croisaient dans la rue, l'actualité... Il leur fallait trouver des sujets de discussion ; ils n'arrivaient jamais vraiment à ces soirées l'esprit tranquille. C'est peut-être parce qu'ils n'avaient jamais l'esprit tranquille. Ou parce qu'ils avaient du mal à trouver une consistance en dehors de leur travail. On ne peut pas demander à un génie de briller aussi en société.

Quand il approcha sa chaise de la table pour commencer à manger, Cosmo ne savait pas encore qu'en quelques heures, il allait semer le désordre dans la vie méthodiquement ordonnée de ses parents. Il n'aurait pas pu l'empêcher, il fallait qu'il pose la question. Trop d'événements s'étaient déroulés, qui avaient ébranlé ses convictions. Il avait besoin de réponses, claires et fermement énoncées, pour retrouver un semblant de tranquillité d'esprit. Ses parents n'auraient pas pu mieux choisir son prénom : Cosmo avait besoin d'ordre. Or, ce voyage dans Laléa remettait en question un certain nombre d'éléments qu'il avait toujours cru inaltérables. S'il devait les considérer d'une manière différente, il préférerait que ce soit, cette fois, définitif. C'est pour cette raison que Cosmo interrogea ses parents. Sans se douter, évidemment, de ce qu'il allait provoquer.

C'était l'heure du dessert. Un mystère de couleur rouge. Ni Cosmo, ni ses parents ne parvenaient à en identifier les constituants, ce qui ne les empêchait pas d'en apprécier la saveur, étonnamment épicée. Cosmo leva une cuillère pleine à hauteur de son visage, puis la redéposa sans l'entamer. Il tousseota, il ne savait pas comment introduire la question qui le préoccupait. Ses parents s'étaient retournés vers lui, attendant visiblement qu'il commence la phrase qu'il avait en tête. Enfin, il commença, bégayant, cherchant ses mots, ce qui lui arrivait très rarement. Cosmo s'était fait une spécialité de toujours adopter, dans la mesure du possible, un ton posé. « Vous croyez qu'il peut y avoir des mondes...heu...parallèles. Parce que...Je veux dire... Einstein avait une théorie là-dessus, je crois. Non ? »

Ses parents se regardèrent, sa mère haussa les sourcils et son père avala sa dernière bouchée. Ils répondirent tous les deux en même temps « Non, bien sûr que non. C'est totalement impossible » et « Pourquoi pas ? Personne n'a encore rien prouvé, mais ce n'est pas significatif. » Cosmo ne savait pas lequel il devait croire, sa mère enchaîna, avec l'acharnement qu'elle mettait toujours à combattre les idées qu'elle jugeait stupides. Celles qui étaient contraires aux siennes.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Arrêtes un peu, tu veux. Je ne vois pas très bien où des mondes parallèles iraient se situer.

– Entre les atomes. Cosmo a raison. Einstein l'a dit : tout est relatif. Et l'espace microsimal qui existe là pourrait bien abriter des centaines, des milliers de mondes parallèles. On sait déjà qu'en voyageant à la vitesse de la lumière, l'espace entre les atomes paraîtra plus petit. Peut-être existe-t-il un système de voyage inversé, qui agrandirait suffisamment cet espace pour nous laisser passer. Ou d'autres moyens encore.

– C'est ridicule.

– Pas plus que le fait de croire à l'existence des extraterrestres.

– Justement. Je n'y crois pas. Et ce ne sont certainement pas quelques imitations d'engins spatiaux qui vont me faire changer d'avis. Si les extraterrestres existaient, on les aurait déjà trouvés, tu ne crois pas.

– Premièrement, l'espace intergalactique n'a pas encore été totalement exploré, autant que je sache. Et ce n'est pas parce qu'on n'a rien vu que ça n'existe pas. De nos jours, des scientifiques trouvent encore, sur notre bonne vieille planète, des espèces animales et végétales dont on ignorait l'existence. Les petits hommes verts ont peut-être un don pour la dissimulation, ma chérie.

– Oui, bien sûr, et le gouvernement traite des affaires avec eux, mais le secret est soigneusement gardé, c'est ça.

Les parents de Cosmo s'échauffaient. Ils adoraient prouver qu'ils avaient raison. Dans un élan

de confidences, sa mère lui avait raconté que, lorsqu'ils s'étaient rencontrés, encore étudiants, ils s'amusaient à démontrer des choses complètement farfelues devant des groupes d'élèves à peine plus âgés qu'eux. Le pire, selon sa mère, c'est qu'à force d'arguments, et en usant quelque peu les nerfs de leur auditoire, même les plus censés d'entre eux finissaient par reconnaître que le couple avait raison. Ils se pliaient même avec d'autant plus de soumission que les faits étaient exagérément impossibles.

Cosmo se hâta de les recentrer sur le sujet qui l'intéressait.

– Oui, mais... Et les dimensions parallèles ?

– Tu as raison, mon fils, c'est de ceci que nous parlions. Et la réponse est : oui, elles existent.

Sa mère haussa les épaules.

– Des dimensions parallèles ! Pourquoi pas la quatrième dimension, tant que nous y sommes !

Cosmo se risqua à poursuivre.

– Si elles existent, pourrions-nous... les visiter ? Et quels rapports pourraient-elles avoir avec notre monde ?

– Je ne crois pas qu'on pourrait s'y introduire, fils, c'est...

– Evidemment que c'est impossible, elles n'existent pas.

– Tais-toi, femme !

C'était une de leur expression affectueuse, du temps où la mère de Cosmo avait dû se battre pour s'intégrer dans une équipe de scientifiques exclusivement composée d'hommes. Mais ce soir, elle n'était pas disposée à la prendre avec le sourire. Elle se dressa sur sa chaise, comme d'autres sur leurs ergots, et quitta la pièce. Réalisant à ce moment-là la colère de sa femme, le père de Cosmo se leva à son tour pour essayer de se réconcilier avec elle. Cosmo les entendit discuter jusque tard dans la nuit : la mère de Cosmo tenait une nouvelle arme, dangereuse pour l'avancement de la science. Elle ne pardonnerait les paroles de son rêveur d'époux que s'il admettait que les mondes parallèles n'existaient pas, ne pouvaient pas exister. Et lui n'était pas particulièrement partisan de céder aussi facilement sur une question qui ne relevait pas seulement de ses convictions, mais aussi d'une possibilité scientifique.

Cosmo attendit longtemps que ses parents reviennent pour répondre, de manière définitive à sa question. Il attend toujours. Pourtant, dès le lendemain, son père entama une étude sur les mondes parallèles. Il voulait prouver que l'un d'entre eux avait tort. Il était même presque prêt à admettre que c'était lui si ses recherches le démontraient.

Le sujet de son étude allait encore provoquer de nombreuses disputes dans son couple. A partir de ce soir-là, il allait souvent dormir sur le canapé du salon. Une nouveauté pour lui. Il apprit ainsi que même les génies ont des sautes d'humeur. Une constatation qui n'allait pas lui être d'une grande utilité dans ses recherches.